

JEAN-PAX MÉFRET

CONFIDENTIEL

LA SALE AFFAIRE MARKOVIC

Le 1^{er} octobre 1968, le corps sans vie d'un Yougoslave de 30 ans fut découvert sur une décharge publique, dans la région parisienne. La personnalité de la victime, homme à faire de l'acteur Alain Delon, provoqua une retentissante enquête mêlant show business, grand banditisme et monde politique. Le

pseudo-révélation visant, au travers de son épouse, Georges Pompidou, l'ancien Premier ministre du général de Gaulle. C'est dans les coulisses de cette sale affaire que Jean-Pax Méfret, **Pygmalion**, un univers frelaté où s'agitent dans l'ombre des agents des services secrets

LA SALE AFFAIRE MARKOVIC

Le 1^{er} octobre 1968, le corps sans vie de Stevan Markovic, Yougoslave de trente ans, fut découvert sur une décharge publique, dans la région parisienne. La personnalité de la victime, homme à tout faire de l'acteur Alain Delon, provoqua une retentissante enquête mêlant show business, grand banditisme et monde politique. La rumeur devenait vérité. De fausses informations, des photos pornographiques fabriquées circulèrent dans Paris, visant, au travers de son épouse, Georges Pompidou, l'ancien Premier ministre de Charles de Gaulle. Un clan de gaullistes orthodoxes voulait l'empêcher de succéder au Général.

Jean-Pax Méfret nous entraîne dans les coulisses de cette sale affaire qu'il a couverte professionnellement pendant plusieurs années. Un univers frelaté où s'agitent dans l'ombre des agents des services secrets, des membres des polices parallèles, des conseillers de cabinet, des ministres.

Quarante ans plus tard, le climat reste le même, les méthodes n'ont pas changé.

Jean-Pax Méfret, spécialiste des grandes enquêtes politico-criminelles, a été notamment grand reporter puis rédacteur en chef pendant vingt ans au Figaro Magazine dont il a dirigé les Grands Dossiers. Chez Pygmalion, il a publié Jusqu'au bout de l'Algérie française (Bastien-Thiry), 1962, L'Été du malheur, Un flic chez les voyous (Le commissaire Blémant), Le Vol des bijoux de la Bégum.

Pygmalion

LA SALE AFFAIRE MARKOVIC

DU MÊME AUTEUR

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS
Le commissaire Blémant

JUSQU'AU BOUT DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE
Bastien-Thiry

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM
Les dessous de l'enquête

1962, L'ÉTÉ DU MALHEUR
La Tragédie des pieds-noirs

JEAN-PAX MÉFRET

LA SALE AFFAIRE
MARKOVIC



Pygmalion

Édition augmentée et mise à jour

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2007 Pygmalion, département de Flammarion

© 2011 Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition
ISBN : 978-2-7564-0573-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Le mort, l'acteur et le truand

Le corps fut découvert par hasard, en milieu de matinée de ce mardi 1^{er} octobre 1968, sur une décharge publique, en contrebas de la départementale d'Élancourt dans les Yvelines. Un arbuste et des branchages l'avaient empêché de rouler au fond du ravin où il aurait disparu, à jamais, englouti par les déblais.

Le lieu-dit *La Cavée du roi* formait un endroit boisé, isolé, en retrait de la route. Il devait faire nuit lorsque les tueurs s'étaient débarrassés du cadavre. Et ils étaient pressés puisqu'ils n'avaient pas pris la précaution de vérifier que leur victime gisait bien, à vingt mètres plus bas, sur le matelas d'ordures qu'ils lui avaient choisi pour tombeau.

Le visage du mort émergeait d'un linceul en toile de jute enfermé dans une housse en plastique qui claquait sous le vent des premiers jours d'automne. C'était un magma de chairs éclatées d'où surgissaient, en épines acérées, des morceaux d'os verdâtres.

LA SALE AFFAIRE MARKOVIC

La tête avait été fracassée par « un objet contondant, volumineux et pesant¹ ». Une boule de coton était enfoncée dans le trou sanguinolent et tuméfié de ce qui avait été une bouche. L'homme, de forte corpulence, avait été violemment frappé à la nuque. Les premiers coups avaient provoqué un enfoncement et la destruction de la base du crâne. De nombreuses plaies et ecchymoses marquaient le visage aux pommettes ouvertes et au nez brisé.

Le corps semblait intact. Aucune blessure, trace de lutte ou marque de liens. La victime portait une chemise marron clair sous un pull bleu marine et un pantalon anthracite aux poches vides.

Le mort n'était pas un vagabond comme l'avaient imaginé les gendarmes de la commune dans leurs premières constatations transmises au parquet de Versailles. Il s'appelait Stevan Markovic, citoyen yougoslave, né à Belgrade, le 18 mai 1937. Selon la formule habituelle : « Un individu connu des services de police. » Une brève enquête de voisinage avait permis d'établir que le sac macabre avait été remarqué, pour la première fois, le 27 septembre vers 8 heures du matin, soit quatre jours avant que sa présence ne soit signalée. Et l'autopsie révéla que l'assassinat du Yougoslave remontait à la nuit du 22 au 23 septembre 1968. Les causes de la mort, provoquée par « de très graves lésions méningo-encéphaliques résultant d'un traumatisme crânien »², laissaient supposer aux policiers qu'il s'agissait « d'une rixe ou d'une discussion ayant mal tourné³ ». Une affaire banale qui, très vite, allait prendre une autre dimension avec l'identité de l'employeur de la victime.

Alain Delon. Le mystérieux Delon. L'acteur jaloué et craint. L'homme secret, parfois entouré d'une faune

1. Rapport d'autopsie des médecins Bailly et Lecœur.

2. *Idem*

3. *Idem*.

inquiétante de gros bras. Le fonceur aux amitiés éclectiques. Qui n'hésite pas à rencontrer de « *beaux crânes* » comme disaient alors les patrons de la lutte contre le banditisme. Delon le fidèle. Qui suit toujours « la ligne bonne ou mauvaise¹ » qu'il s'est tracée. Qui ne s'arrête pas au pedigree de ceux qu'il a choisis pour amis. Qu'ils soient barbouzes ou anciens de l'O.A.S., journalistes ou hommes politiques, prostituées ou chevaliers d'industrie, porte-flingues ou petits casseurs de coffres. Ou encore grands voyous comme un des rois du milieu marseillais de l'après-guerre, le redoutable Barthélémy dit Mémé Guérini.

Delon, l'indépendant, le marginal, le solitaire. Le fils unique, se définissant comme « l'enfant de l'amour² » d'un couple très vite séparé et ayant eu chacun un enfant dans leur famille recomposée. Delon grandissant entre sa mère, son beau-père et sa demi-sœur dans un modeste commerce de Bourg-la-Reine, « largué de pension en pension puis de collège en collège » avant de s'engager à dix-sept ans pour l'Indochine « pour fuir l'ambiance familiale, la charcuterie, la banlieue... Pour suivre des copains... » qui avaient fait le grand saut. L'Indo où il allait « découvrir l'amitié, le sens du devoir, la rigueur, la discipline et la peur³ ». Delon, frère d'armes sinon d'âmes, marqué à jamais par « une enfance manquant d'affection, d'amour, de famille ». Delon, la star adulée, choisi sur casting photo, en 1958, par Romy Schneider pour être son partenaire dans *Christine*, le film qui le révéla au talentueux Luchino Visconti, l'homme qui l'avait conduit vers les sommets du cinéma italien.

L'acteur n'est pas là, ce 2 octobre 1968 à 17 heures, lorsque les deux inspecteurs sonnent à la porte de son hôtel

1. *Cahiers du cinéma*, interview de Delon par Th. Jousse et S. Toubiana, avril 1996.

2. *Cahiers du cinéma*, *op. cit.*

3. *Idem.*

particulier, avenue de Messine, dernier domicile connu de Markovic. Il est à Saint-Tropez en plein tournage de *La Piscine* qui célèbre, précisément, ses retrouvailles avec Romy Schneider, son premier amour. Romy traversait une période difficile. Delon l'avait imposée au réalisateur Jacques Deray.

Les enquêteurs sont reçus par Georges Beaume, l'imprésario et ami du comédien, et Pierre Caro, gérant de ADEL-film, la société de production de Delon. Beaume confirme que Markovic, dont les policiers viennent de lui apprendre la mort violente, logeait bien ici, depuis à peu près trois ans, dans les deux pièces du rez-de-chaussée de la luxueuse habitation. Et pendant que commence la fouille de l'appartement « en désordre » occupé par le Yougoslave, Beaume prévient Alain Delon par téléphone.

Dans le logement de Markovic, les inspecteurs récupèrent quelques feuilles manuscrites, un carnet d'adresses, des papiers d'identité au nom du Yougoslave, ainsi qu'un rouleau de pellicule photographique qui, contrairement aux rumeurs qui naîtront par la suite, ne livrera comme images que celles de sœurs jumelles posant « nues, mais dans des positions non obscènes¹ ».

Les trois étages de l'hôtel particulier sont également visités en présence de Beaume et de la secrétaire de Delon, Bernadette Rey. Mais les pièces sont pratiquement vides : peu ou pas de mobilier. Delon ne vit plus ici depuis plusieurs mois. En janvier 1968, il s'est installé dans un luxueux appartement de la rue François I^{er}.

Avenue de Messine, les policiers ne sont pas dupes : le ménage a été fait avant leur arrivée. Par qui ? Georges Beaume, peu loquace, leur indique néanmoins qu'un homme et une femme pourraient en savoir plus. Il fournit

1. Rapport de synthèse du commissaire Bardon. Document de l'auteur.

l'adresse de Claudie Hoss, dernière maîtresse en date de la victime, une jolie brune de vingt-huit ans que Delon, lui-même, a connue, et qui habite près de la porte d'Auteuil. Beaume parle aussi d'un jeune Yougoslave prénommé Uros qui était constamment aux côtés de Markovic pendant les semaines qui précédèrent sa mort.

Dans les locaux du S.R.P.J., au 127, rue Saint-Honoré, les premiers éléments de l'enquête arrivent sur les bureaux du commissaire Camard et de son adjoint, Samson. La personnalité de Markovic commence à se dessiner. Certains noms relevés sur les quelques documents manuscrits saisis dans son appartement indiquent qu'il fréquentait du beau monde. Son dossier judiciaire, augmenté des informations recueillies, sans grandes difficultés, dans les milieux yougoslaves de Paris, permet déjà de dresser un portrait posthume assez précis de celui par qui le scandale va naître.

Fils de fonctionnaire yougoslave – son père Vajislav était inspecteur des Finances – et frère d'un capitaine au long cours, Stevan Markovic était entré clandestinement en France, venant de Belgrade via l'Italie, à l'âge de vingt et un ans, dix ans plus tôt, le 18 octobre 1958. En quelques semaines, dès le 7 novembre, il avait obtenu le statut de réfugié politique, en justifiant d'un emploi à la chaîne aux usines Renault. Un travail qu'il allait vite abandonner pour vivre d'expédients et de petits boulots, dont celui de photostoppeur ou photographe ambulancier.

Ce métier était alors très en vogue sur les Champs-Élysées, place de l'Opéra ou du Trocadéro, parvis du Sacré-Cœur de Montmartre, et autres pièges à touristes de Paris. Équipé d'un Polaroid, appareil à développement instantané, il traquait ses cibles, s'adjoignant parfois l'assistance d'une amie pour poser au côté du visiteur esseulé. Cette activité lui avait permis de découvrir les endroits à la mode de la Côte d'Azur et des stations de sports d'hiver où il avait

commencé à côtoyer le luxe et à y prendre goût. En réalité, ce métier était uniquement destiné à justifier de ses moyens d'existence auprès des services de police. Les principales ressources de ce jeune Yougoslave au physique de play-boy provenaient surtout des largesses de ses innombrables conquêtes et de ses gains aux jeux où, comme grand nombre de ses compatriotes, il savait aider la chance.

Markovic avait pris une chambre dans un petit hôtel près du quartier des Halles et il fréquentait, comme beaucoup de Yougoslaves, *La Belle Ferronnière*, une brasserie à proximité des Champs-Élysées, à l'angle des rues Pierre-Charron et François I^{er}. Annexe des journalistes de *Paris-Match* dont les bureaux voisins faisaient face, l'établissement était aussi le rendez-vous de minettes en mal de casting et de producteurs, ou déclarés tels, en quête d'aventures ; ce qui souvent fait la paire. Dans ce vivier saumâtre, le beau Stevan frétilait. La vie facile était à portée de main de celui qui avait fui Belgrade pour les lumières dorées de Paris-paillettes. Le soir, entouré de ses poissons pilotes, il changeait de rive. Un verre au *Flore*, un tour au *Bilboquet*, un dernier pour la route à *La Maison Rose* à Montmartre pour glaner un tuyau sur le cheval gagnant du lendemain. Ensuite, il rejoignait un lieu clandestin pour finir la nuit à une table de poker où il jouait en équipe contre des pigeons qui ne demandaient qu'à être plumés.

Markovic apprenait la ville. Et la ville enveloppait Markovic. L'homme était intelligent, beau parleur, séduisant. Et... très performant, aux dires de ses conquêtes qui n'étaient pas du genre à se contenter de promesses. Il avait de l'allure et du muscle. Orgueilleux, susceptible et bagarreur, aussi. C'était un ancien champion de lutte gréco-romaine. On le disait également mythomane, flouté d'un halo de mystère, parlant à demi-mot en laissant deviner la suite. Mais, plus grave, il avait la réputation de n'être « pas

toujours réglo en affaires¹ ». En affaires... c'est-à-dire en cambriolages et trafics en tout genre. Ça allait du repérage d'objets à voler dans des appartements qu'il avait visités en étalon ou en invité, à l'achat et vente de produits divers et souvent illicites dont la drogue. Plusieurs fois emprisonné pour vols, violences et infractions à la législation sur les étrangers, Markovic vivait dans la hantise d'être renvoyé en Yougoslavie. Tito, le président yougoslave, ne plaisantait pas avec ses rapatriés judiciaires. La case retour, c'était la prison.

Le beau Stevan n'aspirait donc qu'à trouver sa place en France. Et, plus précisément, à travailler pour Alain Delon, aux côtés de son ami et compatriote Milos Milosevic, autre Yougoslave exerçant les fonctions de secrétaire de l'acteur.

Milos avait présenté Markovic à Delon en 1963 lors du tournage en Espagne du film *La Tulipe noire*, dans lequel il lui avait obtenu un rôle de figurant. « Un type bien », avait dit Milos pour tout certificat de références. Sur ce même tournage, Delon avait emmené Nathalie – alias de Francine Canovas – une jeune et jolie fille de vingt-deux ans, divorcée et mère d'un enfant, qu'il avait rencontrée quelque temps plus tôt, dans une boîte de nuit parisienne.

— J'étais cover-girl et l'amie d'un de ses amis, expliquera Nathalie². Notre regard s'est croisé et j'ai vraiment – enfin, je ne fais pas du roman – eu l'impression que ces yeux-là, je les connaissais depuis toujours et ce n'est pas parce que je l'avais beaucoup vu au cinéma... c'est parce qu'il ressemble à mon père... Ce soir-là, il s'est montré très, très grossier, très, très désagréable. Il s'est mal conduit... Moi, d'abord, j'étais très passive puis très agressive. Lui, l'acteur à qui personne ne résiste : « J'en ai rien à foutre... Si ce n'est pas toi, c'est une autre !... » Et je lui

1. Rapport Bardon, *op. cit.*

2. Jacques Ourevitch, *Mes noces secrètes*, La Table Ronde, 1969.

ai dit : « Alors, ce sera une autre... » Puis, voilà. Il ne voulait pas d'une autre. Il me voulait moi. Le soir même, il m'a voulue ! Alors, il m'a eue parce qu'il m'a attendrie. À deux heures du matin, dans une autre boîte de nuit... dès le premier soir. On a vécu ensemble presque tout de suite.

Quelques mois plus tard, dans le tourbillon de ce coup de foudre, l'acteur faisait de Nathalie sa femme et la mère de son enfant. Delon se maria le 13 août 1964 à la Ville-aux-Clercs, près de Vendôme. Une semaine après, le couple s'envolait pour les studios d'Hollywood, à Los Angeles en Californie, où leur fils allait naître le 30 septembre 1964. Milos Milosevic, l'ami et secrétaire, était du voyage, bien sûr. Il venait d'épouser une riche Américaine et n'avait pas caché à Delon qu'il souhaitait rester aux États-Unis. Milos, beau gosse, violent, jaloux et homme à femmes, lui aussi, divorça très vite, tourna dans quelques films, travailla avec l'acteur Mickey Rooney avant de le quitter en emmenant Barbara, la dernière épouse de la star américaine. Le 31 janvier 1966, on le retrouvera mort aux côtés de sa maîtresse. L'enquête, que ses amis yougoslaves jugèrent un peu trop hâtive, conclura qu'il s'était suicidé après l'avoir tuée. Delon fut attristé par la mort de celui qui, pendant de longues années, avait fait partie de ses proches. Et comme il se trouvait aux États-Unis au moment du drame, il s'occupa des formalités pour faire rapatrier le corps à Belgrade. Un mois plus tard, en février 1966, en souvenir de Milos qui avait toujours protégé Stevan, l'acteur prit Markovic à son service.

Auprès de Delon, le Yougoslave tenait le rôle de l'homme à tout faire. Sans salaire ni fonction définis. « Stevan Markovic ne semble pas avoir joué le rôle important qu'il s'est attribué », précise le rapport d'enquête¹.

1. Ordonnance de renvoi du juge Ferré, 29 août 1975. Document de l'auteur.

« Il n'a certes pas été le secrétaire d'Alain Delon ni son conseiller intime, car il n'en avait ni la capacité ni le savoir-faire. Son rôle complexe et vague était celui d'un familier dont les occupations allaient de la conduite occasionnelle d'une voiture à celle de doublure dans certains films où jouait son protecteur. Mais il a reçu des confidences de ses commensaux et a pu assister à certaines scènes de leur vie privée. D'ailleurs, ceux-ci s'accommodaient de la présence à leur côté d'un garçon parfois futile à la moralité douteuse dont ils appréciaient la spontanéité et aussi le dévouement. Et il est certain qu'une amitié sincère, comme le montre le carnet de rendez-vous d'Alain Delon pour l'année 1967, les a unis. »

C'était la belle vie pour Markovic. D'éternelles vacances ponctuées d'aventures avec des vedettes du cinéma et de la chanson. Il découpait et rangeait soigneusement dans un dossier les photos des magazines qui le montraient aux côtés des gens du show-business. Il était de toutes les fêtes, de toutes les sorties du couple. Dans les grands restaurants parisiens, dans les dîners privés, notamment chez la baronne de Rothschild, dans les boîtes à la mode, les soirées croates du *Tarass Boulba*, les agapes de *L'Auberge yougoslave* de la rue d'Enghien où les policiers relèveront sur le livre d'or les signatures groupées du trio sous les phrases : « *J'aime tout ce qui est slave et j'ai retrouvé tout ce que j'adore. Merci avec mon cœur* », pour Nathalie, « *Réservé au troisième membre de la famille* » pour Markovic et « *J'ai tout ce qu'aime MA FEMME. Que mes amis soient heureux cela suffit à mon bonheur* », pour Delon.

À Saint-Tropez, aussi, les Delon étaient trois. L'escort-boy yougoslave jouait des pectoraux sur le sable, se muait en professeur d'équitation pour les belles cavalières, améliorait les mouvements de crawl des jolies nageuses. Il côtoyait tout ce qui comptait dans le showbiz de l'époque. Son visage faisait partie du paysage. De *Sénéquier* à la

Place des Lices, de *Tahiti-plage* au *Club 55* du fameux milliardaire Debarge, l'extravagant ami des arts, de la politique et des plaisirs. Des rencontres éphémères que Markovic entassait dans ses souvenirs. Témoin privilégié de la vie privée du couple Delon, il considérait que son bail doré était à vie. Il se voyait déjà à la tête d'un garage ou d'une boîte de nuit que l'acteur lui offrirait en gage de reconnaissance pour services rendus. Il en avait parlé au catcheur Marcel Gasparini, le chauffeur de la star, et à Delon, lui-même, en présence d'Alphonsine Tanguy, sa femme de ménage. Il l'avait dit à ses amis de la communauté yougoslave qu'il éblouissait de son prestige avec des témoignages – souvent fantaisistes – sur le Tout-Paris du spectacle, mais aussi du monde des affaires, du banditisme ou de la politique. Emporté par sa mythomanie, il faisait croire à ses compatriotes que sa présence auprès de Delon était destinée à découvrir la vérité sur la mort mystérieuse à Los Angeles de son ami Milos qui, le jour de son suicide, avait rédigé une lettre accusatrice : « *Maman, si quelque chose arrive, nous avons été tués par Mickey Rooney, Feri, Catania, Cynthia. Je t'aime.* »

Au début de l'année 1968, les relations s'étaient détériorées entre Alain Delon et Stevan Markovic. Le Yougoslave avait commis plusieurs indécotesses qui commençaient à agacer sérieusement la star. L'acteur avait été entendu par la police au sujet d'un kimono qu'il portait dans un film et qui provenait d'un vol dans la chambre d'un riche touriste japonais à l'hôtel George V. C'était un cadeau de Markovic qui, bien entendu, n'en avait pas précisé l'origine à celui qu'il appelait familièrement *Alinska*. Cette nouvelle affaire venait s'ajouter à l'arrestation de Stevan, au printemps 1967, dans une tentative de cambriolage d'une bijouterie d'Annecy. Certes, Delon avait de nouveau utilisé les services de Markovic et de ses amis pour assurer sa protection pendant les manifs de mai 1968 lorsqu'il avait forcé les barrages de

manifestants aux drapeaux rouges et noirs qui voulaient l'empêcher de se rendre au théâtre du Gymnase où il jouait *Les Yeux crevés* de Jean Cau. Markovic était également aux côtés de Delon, de la Concorde à l'Étoile, lors de la mémorable manifestation gaulliste du 30 mai 1968. Mais la rupture approchait. Stevan avait commis la faute à ne pas faire : une aventure avec Nathalie, l'épouse d'Alain. Soumis à la question par l'acteur qui savait déjà tout par sa femme et par son chauffeur, Markovic avoua. Il précisa que ça s'était passé en août 1967, à Saint-Tropez. L'explication fut brutale. Delon était atteint dans son honneur d'homme, de père, de mari. Il se sépara de Nathalie et tira un trait sur Markovic. Le beau Stevan avait vainement tenté d'expliquer qu'il avait été victime d'une provocation, que c'était un acte de faiblesse... En juillet 1966, quelques mois à peine après son arrivée dans l'environnement de Delon, il avait d'ailleurs écrit à son frère : « *Avec Alain, tout va bien. Seulement sa femme Nathalie n'est pas pareille et il s'en est fallu de peu que je la gifle. Je n'entre pas dans les détails. Ça m'énerverait et ça ne t'intéresserait pas. (...) Je vais tacher de résister jusqu'au bout, mais j'espère agir seul. Si j'étais le mari de Nathalie, je la battrais quatre fois par jour¹...* »

La chair est chaude sous le soleil. Et davantage à Saint-Tropez. Markovic était au bout de ses limites et de ses supposés principes. Il avait cédé. En mai 1968, Delon, qui commençait à avoir des doutes, lui avait dit : « Si tu me volais, je te pardonnerais, si tu couchais avec ma femme, je serais capable de te tuer.² » La mise en garde arrivait trop tard. Stevan Markovic avait déjà fait les deux. Il avait volé Alain, il avait couché avec Nathalie.

À l'amitié succédait le rejet. Le Yougoslave se rendait compte que tout craquait. Il sentait approcher la fin de son

1. Ordonnance de renvoi du juge Ferré, *op. cit.*

2. *Idem.*

existence de rêve. Le 8 août 1968, Alain Delon avait quitté Paris sans le prévenir. Il était parti à Saint-Tropez où commençait le tournage de *La Piscine*. Markovic prenait conscience qu'il ne représentait plus rien aux yeux de l'acteur. Le play-boy au sourire de loup cédait la place au portrait gris d'un homme taciturne, aigri, désesparé. Selon le rapport d'enquête : « Le garçon de caractère agréable, séduisant, bouillonnant de vie, sensible et intelligent pour les uns, hautain, vantard, agressif et bagarreur pour les autres, était devenu méfiant et renfermé. Il avait rompu avec tous ses amis. Son inquiétude et sa nervosité naturelles s'étaient aggravées au point qu'il devait prendre des calmants et qu'il s'adonnait modérément à la boisson.¹ »

Markovic traînait son ennui à la recherche d'une affaire, jouant sur ses relations pour servir d'intermédiaire dans des embrouilles. Il avait encaissé plusieurs chèques en blanc imprudemment signés par Delon. Il projetait également de voler sa collection d'armes de chasse entreposée dans sa propriété de Tancrou, en Seine-et-Marne, et envisageait de monnayer un manuscrit qu'il avait écrit sur la vie du couple. En même temps, la jalousie le rongait. Il savait qu'un autre Yougoslave l'avait déjà remplacé auprès de Delon : Zabridja, un gigolo de la rive gauche, entretenu par une antiquaire de St-Germain-des-Près.

À la fois, furieux et désesparé, Markovic avait appelé Misha, un de ses amis d'enfance gravitant, lui aussi autour de l'acteur, et prenant ses quartiers d'été au *Byblos* à Saint-Tropez. Misha pouvait le renseigner sur ce qui se passait chez Alain Delon. Stevan était habité par un mélange de désespoir et de colère qu'épongeait sans rien dire Uros Milisevic, un jeune Yougoslave qui restera à ses côtés tout au long de ce fatal mois de septembre 1968.

1. Ordonnance de renvoi du juge Ferré, *op. cit.*

N° d'édition : L.01EUCN000379.N001
Dépôt légal : janvier 2011

